



www.comptoirlitteraire.com

présente l'étude de

**"The years"
(1937)**

**‘Les années’
(1938)**

roman de Virginia WOOLF

pour lequel on trouve un résumé

puis successivement l'examen de :

la genèse (page 5)

l'intérêt de l'action (page 6)

l'intérêt littéraire (page 8)

l'intérêt documentaire (page 9)

l'intérêt psychologique (page 11)

l'intérêt philosophique (page 11)

la destinée de l'œuvre (page 12)

Bonne lecture !

Résumé

En 1880, «*par un printemps incertain*», le colonel Abel Pargiter, qui est à la retraite, quitte son club, dans Piccadilly, et rend visite à sa maîtresse, Maria, dans une miteuse banlieue de Londres. Puis il revient à son domicile de Abercorn Terrace, qui est élégant mais délabré, pour prendre le thé avec cinq de ses sept enfants, tandis qu'à l'étage est alitée sa femme, depuis longtemps malade et dont toute la famille, ainsi que Crosby, la servante, s'attendent à ce qu'elle meure sous peu. Pour le thé se présentent :

- Eleanor, la fille aînée qui a vingt-deux ans, n'est pas belle mais a un naturel gai et un grand sens pratique, et montre un grand dévouement, revenant justement d'une visite à de pauvres gens ;
- Morris qui vient de son bureau d'avocat ;
- Martin, qui a douze ans, vient de son école ;
- les adolescentes Milly et Delia ;
- la petite fille de dix ans qu'est Rose, qui se querelle avec Martin.

Milly, remplaçant sa mère dans cet office, manie la théière assez maladroitement. Delia, qui se sent prise au piège par la maladie de sa mère, va jusqu'à espérer sa mort, comme, d'ailleurs, le fait aussi son père. Puis, malgré l'interdiction qui lui en a été faite, elle s'échappe vers un magasin de jouets voisin. Au retour, elle est effrayée par un homme qui s'exhibe à elle dans la rue.

Plus tard, alors que la famille prend son dîner, Mrs Pargiter s'évanouit, et tous pensent qu'elle est morte, mais elle se ranime.

Ce soir-là, Rose est effrayée au souvenir de l'exhibitionniste.

Tandis que Morris, le frère aîné, est déjà un avocat en exercice, à Oxford, par une nuit pluvieuse, un autre des enfants Pargiter, l'étudiant qu'est Edward lit "*Antigone*" pour se préparer à un examen de grec qui doit lui permettre de devenir professeur à l'université, et pense à sa cousine, Kitty Malone, dont il est amoureux. Il reçoit la visite de deux camarades, l'athlétique Hugh Gibbs et le «*livresque*» Ashley, et boit du porto avec eux.

Fille d'un professeur à Oxford, Kitty, qui subit les dîners «*académiques*» qu'organise sa mère, reçoit une leçon d'Histoire que lui donne une professeuse appauvrie, Lucy Craddock. Puis elle prend le thé avec les Robson, qui sont pauvres mais qu'elle préfère à la rigueur de la vie au collège. Elle considère alors différentes possibilités de mariage, en éliminant Edward. Elle est assise avec sa mère quand est donnée la nouvelle de la mort de Mrs Pargiter.

À ses funérailles, où sont réunies les deux branches de la famille, Delia se distrait avec des fantasmes romantiques sur l'homme politique irlandais Charles Stewart Parnell, et s'efforce d'avoir une réelle émotion pour sa mère morte.

En 1891, «*alors qu'un vent d'automne souffle sur l'Angleterre*», Milly s'est mariée à Hugh Gibbs. Ils vivent dans le Devonshire avec leurs bébés. Ils sont venus dans le Nord de l'Angleterre pour participer à une partie de chasse sur le domaine du riche Lord Lasswade qui a épousé Kitty Malone.

Edward est devenu professeur de grec à Oxford.

À Londres, Eleanor, maintenant dans la trentaine, tient le ménage de son père vieillissant. Elle prend le lunch avec lui. Puis, montant dans un omnibus tiré par des chevaux où elle lit une lettre de Martin (il a vingt-deux ans, et, entré dans l'armée, connaît des aventures dans la jungle de l'Inde), elle fait des visites de charité pour améliorer les logements des pauvres. Elle passe par le tribunal voir Morris, qui est marié à Celia, défendre une cause ; mais elle doit sortir car elle se sent opprimée par l'atmosphère du lieu. De retour dans l'agitation de la rue, elle lit des affiches où est annoncée la mort de Parnell. Elle essaie d'aller voir Delia, qui vit seule dans une pauvre pension de famille, et est toujours une ardente partisane du politicien irlandais et de l'indépendance de l'Irlande ; mais elle n'est pas chez elle.

Le colonel Pargiter, qui a mis fin à sa relation avec Maria, se rend dans la famille de son plus jeune frère, Sir Digby Pargiter, un important fonctionnaire qui est marié à la flamboyante Eugenia, et a trois fils et deux petites filles, Maggie et Sally (qui souffre de la difformité d'une épaule). Le colonel envie le confort dans lequel vit son frère.

En 1907, «*par une chaude nuit de la mi-été*», tandis que Sally est restée au lit, Sir Digby et Lady Eugenia se rendent à une réception avec Maggie, qui y converse avec Martin, qui est de retour de l'Inde. À la maison, la très imaginative Sally est au lit en train de lire la traduction d'"*Antigone*" qu'a faite Edward, envisage des concepts philosophiques, tout en entendant le bruit que fait une soirée de danse qui a lieu dans le jardin d'une maison voisine. Quand sa mère et sa soeur reviennent dans la nuit, les deux filles harcèlent leur mère pour qu'elle leur raconte des anecdotes de sa jeunesse romantique.

En 1908, «*par un jour de mars où souffle le vent*», Martin, qui a maintenant quarante ans et qui, ayant quitté l'armée, est de retour d'Afrique, se trouve dans la maison de Sir Digby et Lady Eugenia, qui, après leurs décès soudains, a déjà été vendue. Puis il rend visite à Eleanor, qui est maintenant dans la cinquantaine, et à son père, qui a subi une attaque. Survient Rose, qui, à quarante ans, est encore une célibataire excentrique qui oeuvre pour la cause des suffragettes dans le Nord du pays. Les deux soeurs se rappellent des souvenirs de leur enfance. Martin et Rose se rendent dans la maison familiale où la vieille Crosby, devenue plus lente et plus faible, et la toujours efficace Eleanor veillent sur le sombre et maintenant apathique colonel.

En 1910, par «*un jour de printemps anglais, assez beau mais avec un nuage pourpre derrière la colline qui pourrait annoncer la pluie*», Rose, qui a maintenant quarante ans, rend visite à ses cousines, Maggie et Sally, qui vivent ensemble dans un taudis de Hyams Place, un quartier ouvrier du Sud de la Tamise. Elles comparent les souvenirs qu'elles ont de leurs enfances dans leurs familles respectives. Puis, après le lunch, Rose emmène Sally à Holborn, à l'une des assemblées philanthropiques dont Eleanor est la secrétaire. Y viennent aussi Martin et leur séduisante cousine, Kitty Lasswade, qui approche de la cinquantaine. Après l'assemblée, Kitty se rend voir "*Siegfried*" à l'opéra où elle est rejointe par son cousin, Edward, qui, devenu un professeur de grec d'une considérable distinction, est encore célibataire. Ce soir-là, au dîner, Sally donne à Maggie un compte rendu de l'assemblée quelque peu fantaisiste mais précis, tandis que le voisinage est plein du bruit que font des gens éméchés ; et elles entendent crier que le roi Édouard VII est mort.

En 1911, alors que «*le soleil se lève, et, très lentement, apparaît au-dessus de l'horizon, secouant sa lumière*», on a un bref aperçu du Sud de la France, où Maggie a épousé un Français nommé René (ou Renny), et attend déjà un bébé.

En Angleterre, le colonel Pargiter est mort, et la vieille maison de la famille est fermée pour être mise en vente.

Eleanor, qui a maintenant cinquante-cinq ans, et qui revient d'un voyage en Grèce et en Espagne, rend visite, dans le Dorset, à Morris et à Celia, qui ont un fils adolescent, North, et une fille, Peggy. Elle rencontre là un vieil ami, Sir William Whatney, qui avait été l'un de ses soupirants. Elle se demande que faire de sa vie puisqu'elle n'a plus de responsabilités domestiques. On raconte que Rose a été arrêtée pour avoir jeté une brique sur des policiers lors d'une manifestation de suffragettes.

En 1913, par «*un jour de janvier où de la neige est tombée toute la journée*», on est en train de vendre la maison des Pargiter, dont les dégradations sont notées par le jeune homme qu'a envoyé l'agence immobilière, et qui se moque de la vétusté du système sanitaire de cette vieille demeure victorienne, ce qui déplaît à Eleanor et à Crosby qui le suivent. Un fiacre attend la servante et le vieux chien Rover ; elle va vivre chez une de ses nièces, à Richmond. Eleanor est impatiente d'en finir avec cette affaire, mais, après avoir passé quarante ans dans le sous-sol, Crosby s'attarde à cause de ses souvenirs car elle se rappelle tous les lieux, tous les meubles et tous les objets pour les avoir nettoyés scrupuleusement. Enfin, Eleanor peut lui faire ses adieux.

Depuis son nouveau logement, Crosby prend le train pour traverser Londres afin d'aller chercher le linge de Martin, qui a maintenant quarante-cinq ans, habite Ebury Street dans Belgravia, mais est toujours célibataire.

En 1914, par «*un brillant jour de printemps*», même si on est un mois avant le déclenchement de la Première Guerre mondiale, aucun indice n'en est perceptible. Martin, qui va vers la City pour y voir ses agents de change, en se demandant ce qu'il aurait pu devenir s'il n'était pas entré dans l'armée, se trouve au-delà de la cathédrale St Paul quand il tombe sur sa cousine, Sally, qui est maintenant au début de la trentaine. Ils prennent le «lunch» dans un petit restaurant très fréquenté, et, comme elle est légèrement éméchée, sa conversation devient quelque peu confuse et mystique. Puis ils montent dans un autobus pour aller marcher à travers Hyde Park vers les Kensington Gardens, où elle doit rencontrer Maggie qui y est avec son bébé. Martin mentionne que sa sœur, Rose, est en prison à cause de sa lutte de suffragette. Il parle à Maggie d'une femme qu'il aime mais le rend malheureux. Il part, seul, à un dîner solennel donné par Lady Lasswade, dans Grosvenor Square. Il y est ennuyé par les conventions extrêmement rigides de la haute société, mais fait ce qu'on attend de lui. Si lui et Kitty déclarent chacun être intéressés par l'autre, ils ne s'avancent pas plus. Il rencontre une jeune fille, Ann Hillier, et le professeur Tony Ashton, qui, alors qu'il était étudiant, avait pris part à un dîner donné par Mrs Malone en 1880.

La réception terminée, Kitty se change, et se fait conduire à la gare. Elle prend le train de nuit qui va vers le Nord, puis une voiture, pour, alors que le jour se lève, atteindre le domaine de son époux. Après le petit déjeuner, elle fait une promenade, se sentant extatiquement attachée à la campagne, avec un sentiment de continuité et de propriété, même si elle sait que le domaine doit passer entre les mains de son fils aîné.

En 1917, par «*une froide nuit d'hiver, si silencieuse que l'air semble gelé*», Eleanor rend visite, à Westminster, à Maggie et Renny, qui ont fui la France pour s'établir à Londres. Elle rencontre leur ami, Nicholas Pomjalovsky, un homosexuel polono-américain. Sally survient tard, et, devenant rapidement ivre, exprime la colère qu'elle ressent à la suite d'une querelle avec North, qui est sur le point de partir pour aller au front, alors qu'elle méprise le service militaire. Comme se déclenche un bombardement aérien par un Zeppelin, le groupe, pour plus de sûreté, continue son souper dans une cave où différentes réactions à la guerre sont exprimées dans des bribes de conversations non terminées. Après le bombardement, les visiteurs s'en vont et rejoignent des rues presque vides où la circulation reprend.

En 1918, tandis que «*le ciel de novembre est couvert d'un voile de brume*», Crosby, qui est maintenant très vieille et que ses jambes font souffrir, boitille de son logement à la maison de ses employeurs qu'elle considère comme de «*sales étrangers*», pas «*des gens de bonne famille*» comme les Pargiter, et qui sont négligents. Puis, comme elle fait la queue devant une épicerie, quelqu'un lui dit que la guerre est terminée, et, en effet, soudain, éclatent des bruits de canons et de sirènes, qui, cette fois, saluent la paix.

Au «*jour actuel*», donc en 1937, alors que, par ce «*soir d'été, le soleil se couche*», North, qui est dans la trentaine, avait atteint le grade de lieutenant, revient d'Afrique, où, après la guerre, il avait élevé des moutons dans une ferme isolée. Il rend visite à Sally, qui est dans la cinquantaine, et vit seule dans une pauvre pension ; ils se rappellent l'amitié qu'ils avaient maintenue pendant des années par le courrier. Ils prennent sur place un pauvre dîner.

Peggy, une médecin à la fin de la trentaine, rend visite à Eleanor, qui a plus de soixante-dix ans mais est une grande voyageuse justement de retour d'Inde, curieuse et même passionnée par l'époque moderne, toujours prête à goûter ce qu'offre une nouvelle journée, tandis que l'amère misanthrope qu'est Peggy préfère se réfugier dans les histoires romantiques du passé victorien de sa tante. Elles se rendent à une réception pour sa famille, où doivent se retrouver tous les membres survivants, que donne Delia, qui, maintenant dans la soixantaine, après avoir, il y a longtemps, épousé un Irlandais, et être partie avec lui, visite Londres. Peggy et Eleanor passent devant le mémorial à Edith Cavell érigé dans Trafalgar Square, et mentionnent, pour la première et la seule fois, leur frère, Charles, qui mourut à la guerre. Les bribes de leur conversation révèlent des souvenirs et des indications sur les différences entre générations dans la famille.

Se préparant à aller à la réception, North et Sally communient dans leur amour de la poésie et dans leur antisémitisme. Ils sont rejoints par Renny et Maggie.

Delia, considérant ses hôtes, se dit qu'elle a atteint ce qui a toujours été son but : réunir toutes sortes de personnes en se moquant des «*absurdes conventions de la vie en Angleterre*». En effet, la réception est disparate ; des groupes s'y forment et s'y défont ; des couples se tiennent à part pour échanger des souvenirs et des idées sur la vie, Peggy doit poliment subir les ennuyeuses histoires de son oncle, tandis qu'elle se demande comment on peut connaître les autres. Les plus jeunes Pargiter (maintenant sexagénaires et septuagénaires) se rencontrent et se taquinent au sujet d'incidents de leurs enfances. Rose est devenue sourde, et Milly, obèse. Sally, toujours célibataire, vit seule avec ses rêves. Maggy a deux enfants. Delia, qui en a trois, est toujours vouée à la cause de l'Irlande. Martin souffre probablement d'un cancer, et est soigné par Peggy. North est mécontent de se sentir à part, est en colère contre les rigides conventions sociales, et voit, dans les assistants qui forment comme un club de la moyenne et de la haute classes, des animaux dégénérés qui devraient être détruits. Eleanor, essayant de saisir les conversations qui se croisent, est exaspérée par son incapacité à reconnaître même ceux qu'elle connaît le mieux, se voit comme «*au bord d'un précipice*», voudrait avoir une autre vie, envisage «*la nuit sans fin, l'obscurité sans fin*», essaie de donner un sens à la longue vie qu'elle a eue, en arrive à penser qu'elle a trouvé le bonheur simplement en vivant parmi de plus jeunes ; mais, finalement, elle s'endort. De son côté, Peggy est douloureusement consciente des épreuves et des malheurs de sa vie ; et, alors qu'elle n'a pas été provoquée, s'en prend à North. Celui-ci rencontre son oncle, Edward, et l'admire pour ce qui lui semble être son sentiment de supériorité par rapport à la masse médiocre, et souhaite adopter une nouvelle conduite. Nicholas essaie de prononcer un discours pour remercier l'hôtesse, mais ne peut retenir l'attention. Delia fait venir du sous-sol deux enfants du concierge, et leur fait manger de larges tranches de gâteau. Martin leur demande leurs noms, mais ils ne répondent pas et continuent à manger en silence. Peggy commente : «*La plus jeune génération ne se soucie pas de parler.*» Après qu'on les ait un peu poussés, ils entonnent, de leurs voix rauques, une chanson dont aucun mot n'est reconnaissable. Finalement, l'aube d'un jour d'été apparaît au-dessus de la ville : «*Le soleil s'était levé, et le ciel au-dessus des maisons portait un air d'extraordinaire beauté, de simplicité et de paix*». La réception se termine, et les invités commencent à rentrer chez eux.

Analyse

Genèse

Le 15 janvier 1931, Virginia Woolf lut un texte lors d'une réunion de la "Women's service league" (la "Ligue du service féminin").

Le 20 janvier, elle rapporta dans son "*Journal*" comment ce texte lui donna une idée : «*J'ai, en prenant mon bain, conçu en entier un nouveau livre - une suite à "Une chambre à soi" - au sujet de la vie sexuelle des femmes, qui sera peut-être appelé "Des professions pour les femmes" - Dieu ! comme c'est excitant ! Cela jaillit du texte que j'ai lu.*» Et elle prévoyait que cet essai brosserait un large tableau de la vie sociale et économique de nombreuses femmes, plutôt que de s'en tenir, comme elle l'avait fait dans "*Une chambre à soi*", à des femmes artistes.

Elle le commença le 11 octobre 1932, et il était alors intitulé : "*An essay based upon a paper read to the Women's service league*" («*Un essai basé sur un texte lu devant la "Ligue du service féminin"*»).

Cependant, elle eut bientôt l'idée d'ajouter à l'essai prévu une série d'illustrations fictionnelles des idées explorées. Elle conçut alors la forme originale d'un «*roman-essai*», dans lequel chaque essai aurait été suivi par un passage romanesque, présenté comme un extrait d'un imaginaire roman plus long, qu'elle appelait alors "*The Pargiters*", car elle y suivrait une famille, et, de nouveau, s'inspirerait de sa propre famille, son chef, le colonel Partiger représentant son père, Leslie Stephen, la mort de son épouse étant, pour elle, l'occasion de se rappeler celle de sa mère, Julia Prinsep. D'autre part, comme elle était alors en train de lire Tourgueniev pour écrire un essai sur lui, elle modela le personnage de Nicholas sur Roudine, le héros du roman de Tourgueniev du même nom.

D'octobre à décembre, elle écrivit six essais et les extraits fictionnels les accompagnant.

Mais, en février 1933, elle décida d'abandonner cette forme inhabituelle, et commença à récrire le livre, qui était désormais intitulé *"The years"*, en adoptant un plan selon lequel les sections de commentaires seraient directement incorporées dans le texte d'un livre beaucoup plus ambitieux. Elle écrivit : «*Je pense que cela sera une énorme affaire. Je dois être hardie et intrépide. Je veux montrer l'ensemble de la société actuelle - rien de moins : des faits, autant qu'une vision, en les combinant. Je veux dire que ce sera "Les vagues" allant simultanément avec "Nuit et jour"* [son roman le plus expérimental amalgamé à son roman le plus conventionnel]. *Cela doit tendre à une immense respiration et à une immense intensité. Cela doit inclure satire, comédie, poésie, narration. Quelle forme va tenir tout cela ensemble? Dois-je faire une pièce, des lettres, des poèmes? Je pense que je commence à saisir l'ensemble. Et cela va mettre fin à la pression de la vie quotidienne normale qui continue. Et il y aura là des millions d'idées mais pas de prêche (Histoire, politique, féminisme, art, littérature) ; en résumé, une somme de tout ce que je sais, ressens, qui me fait rire, que je méprise, que j'admire, que je hais, et ainsi de suite.*» Elle établit un plan qui semblait promettre quelque chose comme une riposte féminine à ces monuments de haut modernisme qu'étaient *"Ulysse"* de James Joyce ou les *"Cantos"* d'Ezra Pound.

Le 30 septembre 1934, elle en acheva la première version

Cependant, au cours de l'été et de l'automne 1935, désirant éviter les pièges du réalisme social qu'elle avait reproché à John Galsworthy, Arnold Bennett et H. G. Wells dans des essais comme *"Modern fiction"* *"Mr. Bennet and Mrs. Brown"* et *"Character in fiction"*, étant fidèle à un axiome central de sa théorie de la fiction selon lequel aucune accumulation de détails ne peut permettre d'accéder aux vérités qui sont l'unique but de la fiction, voulant supprimer la voix autoritaire qui décrivait et critiquait la structure sociale du patriarcat britannique, et ses effets paralysants sur les corps et les esprits des femmes et des hommes, elle fit de nouveau ce qu'elle avait déjà fait en 1907 avec *"Melymbrosia"* : elle coupa deux cents pages. Mais une partie de ce matériel allait lui servir pour la rédaction d'un essai intitulé *"Trois guinées"* (1938). Elle réduisit radicalement la force des personnages les plus frappants et les plus politisés (principalement Sally et Nicholas, qui, dans ce processus de révision, passèrent, l'une de son ardente opposition à la guerre et de son féminisme, l'autre de son attitude de penseur homosexuel utopique, à celles d'excentriques plus ou moins inoffensifs).

Comme elle avait, devant ce roman qu'elle avait trouvé le plus difficile à écrire, une forte impression d'échec, elle songea à détruire le manuscrit. Seule l'insistance de Leonard, qui le trouvait remarquable, la conduisit, après une correction des épreuves qu'elle poursuivit dans de grandes souffrances, à en permettre la publication, le 15 mars 1937.

Intérêt de l'action

"Les années", le plus long des romans que Virginia Woolf écrivit, le plus narratif aussi, fut une œuvre de transition, qui offre un contraste marqué avec *"Les vagues"*, où elle s'était occupée exclusivement du monde subjectif, où elle avait poussé aussi loin que possible la liberté de la rêverie et du courant de conscience. Ici, n'ayant plus aucune ambition expérimentale, elle adopta une technique narrative plutôt réaliste, revenant à ce qu'elle appelait la forme *« factuelle »*, renouant avec la manière de ses toutes premières œuvres, *"La traversée des apparences"* et *"Nuit et jour"*, retrouvant aussi la discontinuité de *"La chambre de Jacob"*, tandis que le déroulement de cinq décennies rappelle celui des heures de la journée dans *"Mrs. Dalloway"*. La romancière reconnut : *« C'est évidemment un roman différent des autres : il s'y trouve plus de vie "réelle", plus de sang et d'os »*. En effet, elle dirigea son attention vers le monde extérieur, étudia le choc des événements et des choses sur la conscience individuelle, montra le passage du temps en suivant l'histoire d'une typique famille de la bourgeoisie anglaise, de 1880 jusqu'au *« jour actuel »*, en 1937.

Cependant, si le colonel Pargiter pourrait être un personnage de *"La saga des Forsyte"* de Galsworthy, *"Les années"* n'ont rien de la soigneuse solidité de cette fresque romanesque qui présente une vérifiable généalogie, une accumulation de détails, un héros central à travers lequel fut dépeint l'évolution d'une société et de ses mœurs, et qui, malgré ses intentions satiriques, représentait l'aboutissement d'un genre littéraire traditionnel, était écrit de façon très conservatrice. En

contraste, le roman de Virginia Woolf, même s'il embrasse cinquante ans, n'a pas du tout une envergure épique, car il s'attache plutôt à de petits détails de la vie privée des personnages, déroule plutôt un long mouvement lyrique, avec une subtile et oblique composition à l'infrastructure minimale et même des moments d'inspiration distraite qui prennent la forme de poèmes ou de morceaux de musique. On ne trouve pas une intrigue traditionnelle, c'est-à-dire suivie et palpitante ; il n'y a pas de récit linéaire, avec toutes les explications des divers événements, mais une succession de scènes détachées, de tableaux, qui sont comme pris au hasard. Ces fragments s'ajoutent à d'autres fragments sans donner à l'ensemble l'assiette nécessaire. De ce fait, le roman demande, plus que d'autres, une grande participation du lecteur qui n'a pour seuls repères que l'indication de l'année qui sert de titre à chaque chapitre ; qui observe et écoute, pouvant, à partir des pensées et des conduites des différents protagonistes, déduire l'évolution de la famille Pargiter.

Il y a beaucoup d'inachevé (volontaire) dans ce livre où les différentes parties sont très contrastées. Le commencement est brillamment composé. Le cadre est traditionnel : nous joignons la famille pour le thé dans la salle à manger de leur maison de Londres ; nous voyons le patriarche, le colonel Pargiter, dans son club. Aussi pouvons-nous croire nous trouver devant une de ces vieilles sagas de familles. Mais, en poursuivant notre lecture, nous nous rendons compte qu'en fait le sol est mouvant, que nous faisons une visite dans le monde souterrain du propre passé de Virginia Woolf. Les personnages volètent à travers les pages, et donnent l'impression que si on tentait de les saisir ils éclateraient comme des bulles de savon, ne laissant aucune trace de leur existence.

D'ailleurs, ensuite, le déroulement est plutôt flou. C'est dû à une sorte de stase, qui est peut-être plus fidèle à la vie que les agitations auxquelles tiennent d'autres romanciers. C'est dû aussi aux nombreuses ellipses comme aux fins abruptes qu'on trouve dans le roman. Virginia Woolf choisit arbitrairement des événements : Eleanor assistant à la réunion d'un comité, Rose étant en prison ; Eleanor dînant avec ses cousins pendant un raid aérien air raid. Ce sont des tableaux peints avec vivacité mais qui n'ont pas de cadre. La romancière laisse errer ses personnages, ceux qu'on a rencontrés en 1880 ne réapparaissent pas forcément avant que la dernière partie ne se déroule, ou alors seulement en tant que fantômes ; c'est le cas, en particulier, de Delia qu'on voit adolescente et qu'on ne revoit qu'un demi siècle plus tard. De plus, ces personnages, dont sont reproduits les monologues intérieurs (qui se mêlent aux notations des faits comme lorsque Sara réagit à sa lecture d'*Antigone* tout en étant troublée par les bruits de la «garden party»), n'apparaissent souvent qu'à travers le brouillard déformant de leurs pensées. Leurs phrases sont souvent inachevées ; ils ne s'écoutent que rarement parler les uns les autres, de nombreuses scènes sont énigmatiques, et les réponses à nos questions n'arrivent pas toujours. Et, comme on a les monologues intérieurs de plusieurs personnages, les fréquents changements de points de vue donnent une impression de staccato qui contraste avec l'apparent respect de la chronologie.

La fin est, elle aussi, brillamment composée : on constate, lors de la réception, que, si les personnages sont vieux, ils sont toujours, malgré les épreuves qu'ils ont subies, jeunes de cœur, partageant, avec quelque mélancolie et nostalgie leurs souvenirs, leurs rêves et leurs aspirations, mais étant toujours animés de la perpétuelle effervescence des sensations. Cette fin est étrangement plutôt ouverte (il n'y a pas de nette conclusion) et paisible (elle contient plus d'éléments comiques que le reste du roman).

Ainsi, Virginia Woolf construisit un véritable roman impressionniste, pointilliste même, tout en fragments, en petites touches successives, en visions d'instant qui se juxtaposent, finissent par laisser deviner quelques bribes de ces destins croisés, et surtout plongent le lecteur dans un bain de sensations assez déroutant. Elle nota des détails révélateurs, comme celui de «*la petite fleur bleue*» dans le portrait de Mrs Pargiter : quand Martin revient d'Afrique, il remarque qu'elle n'était plus visible sous la saleté ; il indique à Eleanor qu'il peut se souvenir l'avoir vue quand il était enfant ; mais elle l'a oubliée : «*Elle ne l'avait pas regardé [le portrait], pendant de nombreuses années*» ; dans "*Le jour actuel*", elle a nettoyé l'image, et la fleur est redevenue visible. Elle l'a montrée à Peggy qui examine le portrait de sa grand-mère ; ainsi, la fleur donne l'idée de l'incessante course de relais entre les

générations d'une famille ou même d'une nation ; Peggy allait se souvenir du portrait de sa grand-mère aussi clairement que Martin.

Le roman est divisé en onze chapitres. Dix sont désignés par une année (1880, 1891, 1907, 1908, 1910, 1911, 1913, 1914, 1917, 1918), tandis que le dernier est intitulé "*Le jour actuel*", parce qu'il se situe en 1937, où Virginia Woolf termina son roman. Ils sont consacrés chacun à une journée (sauf "1880", où sont envisagés plusieurs jours). Au sujet du dernier chapitre, qui couvre approximativement 120 pages, Virginia Woolf indiqua dans son "*Journal*", le 22 mai 1934 : «*Ce que je veux, c'est enrichir et stabiliser. Ce dernier chapitre doit égaler en longueur et en importance et volume le premier livre ; et doit en fait présenter l'autre côté, le côté submergé.*»

Chaque chapitre commence par une description panoramique du temps qu'il fait sur toute la Grande-Bretagne, lors d'une journée d'une saison différente qui symbolise un état d'esprit des individus comme de la société, de telles évocations interrompant parfois la narration. On survole à la fois Londres et la campagne (avec parfois des aperçus sur des pays situés au-delà) comme dans une vue à vol d'oiseau, avant, chaque fois à un endroit spécifique (une salle à manger, un compartiment de train, une réception estivale), de se centrer sur les personnages.

Intérêt littéraire

Dans "*Les années*", Virginia Woolf déploya une grande variété de styles.

Elle put avoir une écriture descriptive détaillée, très picturale et très musicale. On remarque, en particulier, à chaque début de chapitre, la description qui est donnée d'une saison à travers la nature, ses éléments (pluie, vent, neige, canicule) étant très présents. On lit ainsi :

- «*On était en janvier. La neige tombait. Elle tombait depuis le matin. Le ciel s'étendait, semblable à une aile d'oie grise, répandant ses plumes sur toute l'Angleterre. Le ciel n'était qu'une tourmente de flocons. Ils aplanissaient les chemins, remplissaient les creux ; la neige obstruait les ruisseaux, obscurcissait les fenêtres, et restait collée aux portes. Un faible murmure résonnait dans l'air, un léger crépitement, comme si l'atmosphère elle-même se transformait en neige. En dehors de cela, le silence régnait, coupé seulement par la toux d'un mouton, le bruit de la neige qui s'abattait d'un arbre, ou glissait en avalanche le long d'un toit de Londres. De temps à autre, un rayon lumineux s'allongeait lentement à travers le ciel, quand une auto passait sur les routes emmitouflées. Mais, lorsque la nuit s'avança, la neige recouvrit les ornières, adoucit jusqu'à les effacer les marques de la circulation, et revêtit monuments, palais et statues, d'un épais manteau de neige.*»

- «*Une rafale soudain s'engouffra dans la rue ; elle chassa un morceau de papier le long du trottoir, et un petit tourbillon de poussière sèche lui courut après. Au-dessus des toits s'étendait un de ces couchers de soleil de Londres, rouges et changeants, qui allument dans chaque fenêtre l'une après l'autre, des flambées d'or. Cette soirée de printemps avait quelque chose de sauvage ; même ici, à Abercorn Terrace, la lumière variait, passait de l'or au noir, du noir à l'or.*»

Elle put user aussi d'une plume acérée pour s'exercer à la satire. Ainsi, lors de la réception finale, les époux Gibbs sont ainsi épinglés : elle est «*tout entlère décolorée comme une poire blète*» ; lui est «*comme ficelé dans du bifteck cru*» ; comme ils communiquent entre eux au moyen de petits bruits familiers : «*tut-tut-tut*» et «*tchou-tchou-tchou*», cela inspire ce commentaire : «*Voilà à quoi aboutissent trente ans de vie commune, entre mari et femme - tut-tut-tut et tchou-tchou-tchou. On aurait cru entendre des bestiaux ruminer plus ou moins distinctement dans leur étable - tut-tut-tut et tchou-tchou-tchou - en piétinant la paille douce et fumante de leur litière, de la même manière qu'ils se vaustraient jadis dans le marais primitif ; nombreux, prolifiques, à peine conscients, se disait North, tandis qu'il écoutait d'une oreille distraite le jovial clapotement, qui soudain s'adressa à sa personne.*»

Virginia Woolf renonça au style chargé, poétique, dont elle usa dans la plupart de ses romans pour évoquer le souvenir et les processus de la perception. Mais elle eut une écriture qui n'oublie aucune émotion. Ainsi elle sut peindre avec un sobre pathétisme le moment où Eleanor, heureuse de quitter

la maison familiale quitte Crosby, la servante : *«"Adieu, chère Crosby", dit-elle. Elle se pencha pour l'embrasser, remarquant la sécheresse un peu particulière de sa peau, et pleurant, elle aussi. Alors Crosby, avec Rover au bout de sa chaîne, se mit à descendre de biais les marches glissantes. Eleanor tint la porte ouverte, et les suivit des yeux. C'était un moment affreux, confus, où tout semblait faux. Crosby avec son désespoir, et elle-même si satisfaite. Cependant, ses larmes se formaient et tombaient, tandis qu'elle tenait la porte. Ils avaient tous vécu là ; c'est d'ici qu'elle faisait un geste de la main à Morris lorsqu'il allait à l'école ; là dans ce petit jardin qu'ils plantaient des crocus. Et maintenant Crosby, sous les flocons de neige qui tombaient sur sa capote noire, grimpait dans le fiacre avec Rover dans les bras. Eleanor ferma la porte et rentra.»*

Tout le texte est empreint d'une mélancolie inspirée par le temps qui passe. Et c'est encore Eleanor qui la ressent avec le plus de force lors de la réception finale : *«Il doit y avoir une autre existence, se dit-elle, retombant en arrière, dans son fauteuil, exaspérée. Pas en rêve, mais ici, maintenant, dans cette salle, parmi des êtres vivants. Il lui semblait être au bord d'un précipice, les cheveux rebroussés par le vent et sur le point d'atteindre quelque chose qui la fuyait. Il doit y avoir une autre existence, ici, maintenant, se répéta-t-elle. Celle-ci est par trop courte, trop interrompue. Nous ne savons rien, ne serait-ce sur nous-mêmes. Nous ne faisons que commencer à comprendre, ici et là. Elle arrondit ses mains sur ses genoux, comme l'avait fait Rose autour de ses oreilles. Elle en fit une coupe. Elle aurait voulu y enclore l'instant présent, le retenir, le remplir de plus en plus de passé, de présent et d'avenir, pour enfin le voir resplendir, entier, lumineux, riche de signification.»*

Intérêt documentaire

Dans "Les années", Virginia Woolf voulut *«donner l'entièreté de la société»*.

Elle brossa le tableau d'une Angleterre au charme suranné.

On voit surtout la grande ville qu'est Londres dont sont montrés divers aspects : à un moment nous sommes dans une minable pension donnant sur une ruelle de Westminster ; à un autre moment nous sommes dans une somptueuse réception à Kensington.

Mais on se rend aussi dans des villes de province où le temps coule lentement, et dans de grandes propriétés campagnardes.

Cependant, en aucun endroit on ne reste assez longtemps pour s'imprégner de son esprit.

Virginia Woolf s'inspira de réalités de sa propre famille. Ainsi, la maison de la famille Pargiter à Abercorn Terrace est une réplique du 22 Hyde Park Gate où elle grandit avec son père, sa mère et ses frères et soeurs. Mais elle ne se permit jamais des justifications personnelles, même si, en réunissant les fantômes de son passé, elle se libéra de leur étreinte.

Le roman étant, en quelque sorte, un roman historique, on voit, en trois générations, tout changer, conditions économiques, valeurs spirituelles et morales. Apparaissent en toile de fond des événements politiques et sociaux, et on peut remarquer que la romancière n'a pas choisi au hasard les différents jours auxquels sont consacrés ses chapitres. On découvre, en particulier :

- la répression de la révolte indienne de 1857 où le colonel Abel Pargiter perdit deux doigts ;
- l'élection générale de 1880 qui conduisit Lloyd George au pouvoir ;
- la rébellion irlandaise que représente Charles Stewart Parnell (1846-1891), dit «le roi sans couronne d'Irlande», la figure de proue du nationalisme jusqu'à son décès en 1891 ; la fondation de l'État libre d'Irlande en 1922 ;
- le mouvement des suffragettes ;
- le décès d'Édouard VII en 1910, date qui, pour Virginia Woolf, est celle où l'époque moderne commença ;
- la Grande Guerre et les raids des Zeppelin sur Londres ;
- la fin de la guerre en 1918 ;
- la pression du capitalisme ;

- la montée du fascisme.

Ces événements non seulement rythment le récit, mais nous permettent de constater l'évolution extérieure des choses et des êtres, de nous interroger sur la façon dont le pouvoir de l'État s'impose dans les vies de ceux-ci.

Mais ne furent pas mentionnés la guerre des Boers, la mort de la reine Victoria, la montée des syndicats et du parti travailliste, le déclin des libéraux. Surtout, si, dans le chapitre "1917", Virginia Woolf recréa une atmosphère typique du XIXe siècle russe (les gens se réunissent, mangent, boivent, et parlent à bâtons rompus, de vêtements comme du progrès de l'âme, ou de Napoléon) on en oublie qu'ils sont dans une cave à cause d'un raid aérien, et qu'à n'importe quel moment une bombe peut détruire la maison ; de plus, c'est juste après que les bolcheviques ont pris le pouvoir en Russie, mais la romancière ne fit aucune allusion aux événements politiques que connut le pays cette année-là.

Le roman fait encore le tableau de la futilité et de la sécheresse de la société d'après-guerre. La réception marque l'incapacité des Partiger à communiquer les uns avec les autres ; des symboles en sont donnés par l'échec de Nicholas à livrer son discours, et par le chant inintelligible des deux enfants.

Comme selon une sorte de loi naturelle, les membres de la famille représentent diverses situations caractéristiques :

- Le colonel, qui a servi en Inde, étant à la retraite, vit à l'aise, et continue à être fidèle à l'esprit de l'impérialisme britannique. On le voit, dans son club, parmi des «*hommes de son propre type, des hommes qui ont été des soldats, des fonctionnaires [...] revivant maintenant, à travers de vieilles plaisanteries et de vieilles histoires, leur passé en Inde, en Afrique, en Égypte.*»

- Ses fils suivent différentes voies traditionnelles : Martin est dans l'armée, Morris est dans le barreau, Edward est un éminent professeur à Oxford.

- Parmi ses filles, l'aînée, Eleanor, se consacre à ses soins et à des oeuvres de charité ; Delia et Milly se marient : mais Rose est une militante.

Et Crosby, la servante, est un des seuls personnages de la classe des travailleurs auxquels Virginia Woolf ait accordé une longue description.

Les personnages sont soumis à tout un ensemble d'institutions : la justice, l'armée coloniale, le gouvernement, l'aristocratie, les universités, la médecine, les organismes de charité, la famille, qui ne se révèlent dans le texte que par les pressions qu'elles exercent sur eux. Leurs attitudes dépendent de l'époque où ils ont pu agir ; ainsi, le colonel était à son retour d'Inde un fervent impérialiste, tandis que son petit-fils, North, soixante ans plus tard, revient d'Afrique en y ayant gagné un détachement critique à l'égard de la société anglaise, et une méfiance à l'égard du conformisme et du militarisme.

Comme la famille est suivie sur trois générations, dans ses activités et ses pensées ordinaires, on la voit passer de la bonne société engoncée dans tout le décorum victorien à la classe moyenne.

Virginia Woolf critiqua le système patriarcal britannique, et son effet sur les psychés des femmes et des hommes.

Elle s'intéressa particulièrement aux femmes, pour montrer que celles de la famille Partiger sont, par rapport à leur père et à leurs frères, appauvries et marginalisées par les faibles ressources que leur a assurées leur père, leur dépendance économique, leur manque d'accès à l'instruction et aux institutions de l'État britannique. Leur seule perspective est le mariage, qui n'est pas toujours une issue heureuse, comme le prouve le cas de Delia qui, du fait de son adoration pour Parnell, a épousé un Irlandais qui se révèle un imbécile. On remarque aussi que Sara fait une lecture d'"*Antigone*" de Sophocle différente de celle de son cousin, Edward.

Ainsi, dans "*Les années*", le souci documentaire de Virginia Woolf fut grand, si grand que, comme la rédaction s'échelonna sur une période de trois ans, elle s'enlisa dans d'abusifs développements, qui pèsent encore bien qu'elle en ait coupé deux cents pages !

Intérêt psychologique

Comme la romancière voulut avant tout donner une vue historique collective, elle réunit un large éventail de personnages qui, toutefois, ne sont pas tous présents de façon égale. Quelques-uns se détachent. À côté de la très simple Milly, de la féministe Rose, du très libre Martin, de Sara, la poète manquée car sa poésie se limite à des rêveries à demi exprimées, on remarque surtout :

- Edward, un homme assommant d'érudition, d'autorité professorale. mais qui est aussi d'une grande beauté et surtout a un coeur irrémédiablement brisé ; c'est un être «*dont l'intérieur a été dévoré, ne laissant que les ailes et la carapace*» ;
- Delia, la jeune fille incapable de pleurer une mère qu'elle aime et qu'elle déteste mais sans qu'aucune explication claire ne soit donnée à ce sentiment ambivalent ;
- Eleanor, l'altruiste, qui est le personnage qui reparaît le plus souvent (un homme donne d'elle cette fiche signalétique : «*Type connu : avec son sac, philanthrope, bien nourrie, célibataire, vierge, froide comme toutes les femmes de sa classe car ses passions n'ont pas été éveillées ; cependant, elle n'est pas sans attrait*»), dans lequel on peut voir une réplique de Betty Flanders (dans "*La chambre de Jacob*"), de Mrs. Dalloway et de Mrs. Ramsay (dans "*La promenade au phare*").

Cependant, il n'y a pas un personnage qui soit central. Et la plupart flottent comme des hologrammes entre un âge et le suivant, et ne prennent jamais réellement forme, car, alors que le lecteur saisit quelque information sur eux, qu'il pense être sur le point de les comprendre, il est soudain éloigné d'eux, avant de les retrouver, désorientés, dans une autre décennie, un autre décor, avec un autre caractère ; il n'a alors d'autre possibilité que de recommencer sa recherche, sans pouvoir s'attacher à aucun, se sentant toutefois, à chaque instant, touché, englobé dans une histoire qui devient la sienne propre.

Comme on les découvre à travers la narration, mais aussi à travers leurs monologues intérieurs où tout est sentiment, où rien n'est rationnel, comme ils ne se trouvent jamais vraiment à leur place, les personnages apparaissent en proie à un malaise constant qui finit par être contagieux, et laisse un sentiment étrange.

Intérêt philosophique

Dans "*Les années*", Virginia Woolf avec quelques fulgurances dans les réflexions, envisagea plusieurs grandes questions.

Elle prononça un sévère acte d'accusation contre la société britannique. Mais, même si on assiste à une lutte pénible entre l'espérance utopique et le désespoir, son amère tristesse est relevée par le désir d'une meilleure vie où «liberté et justice» pourraient être réellement possibles. En effet, si le vide, la laideur et l'horreur de la vie que ce roman plein de détails sordides dépeint nous sidèrent, à la fin, la romancière allume en nous une étincelle de nouvel espoir, et le livre se conclut sur une note optimiste.

Si on se place sur un autre plan, on peut considérer que le roman montre l'opposition de deux réalités, celle du monde matériel et celle du monde subjectif, de la vie intérieure, de la contemplation. Est constaté que les faits ne sont rien sans la vision ; que l'Histoire n'est rien sans le sentiment de la durée ; que l'extérieur n'est rien sans l'intériorité. Virginia Woolf, qui excellait dans la description d'un monde qui se défait, d'un monde qui a perdu ses certitudes, semblait conclure que la réalité matérielle «est», que nous le voulions ou non, qu'elle influe sur nous, nous pervertit, et que, dans la mesure où le langage même en fait partie, nous nous trouvons devant le problème de l'expression, de la communication avec les autres et de notre compréhension de nous-mêmes. Or ne faut-il pas admettre que la communication est presque impossible? que nous n'avons que des visions fugitives? que nous arrivons parfois à les rendre sensibles aux autres, mais que la communication ne dure qu'un instant? que l'usure lente et triste des années continue? que la réalité matérielle domine? D'où l'angoisse que la romancière ressentait, la grande mélancolie dont le texte entier est empreint.

Cette mélancolie et cette angoisse tiennent aussi et surtout au sentiment de la fuite du temps que Virginia Woolf, qui n'avait pas d'autre sujet, réussit à nous faire ressentir à travers les vies de plusieurs générations d'une famille. Ce temps est d'abord celui de chacun des personnages, qui les fait vieillir à une vitesse incroyable ; ils ont à peine le temps de s'interroger sur le sens des choses qu'il ne leur reste déjà plus que des souvenirs ; et le passage des «*années*» marque leurs corps et leurs cœurs. Mais le temps est aussi le temps du monde, qui mène l'Histoire et les lecteurs, qui ébranle tout sur son passage. Nous restons avec un sens aigu de notre propre mortalité et de l'imprédictabilité de la vie.

S'impose la présence de la mort (meurent, en 1880, Mrs Partiger ; en 1881, Parnell ; en 1908, Sir Digby et Lady Eugenia ; en 1910, le roi ; en 1911, Abel Partiger ; en 1913, le chien de Crosby ; 1914, 1915, 1916, 1917, 1918, sont les années de la Grande Guerre qui cause des morts et des destructions sur une large échelle), ce qui s'explique du fait que, durant les années de gestation du roman, Virginia Woolf perdit nombre de ses amis. On remarque aussi des mentions de difformités. Les difformités et les morts des Partiger sont représentatives de celles dont toute l'humanité est victime.

Avec "*Les années*", Virginia Woolf se montra donc non seulement une artiste hardie, non seulement une critique de la société, mais une profonde philosophe.

Destinée de l'oeuvre

Le roman fut publié en 1937.

Il fut bien accueilli par le public, fut même le roman de Virginia Woolf qui se vendit le mieux de son vivant, en Grande-Bretagne comme aux États-Unis où il fut, assez étonnamment, édité par les forces armées, et figura dans la liste des «*best-sellers*».

Cependant, si David Garnett écrivit, dans "The new statesman & nation", que «*le livre marque bien que Virginia Woolf est la plus grande romancière d'Angleterre*» et qu'«*il est le plus beau livre qu'elle ait jamais écrit*», la plupart des critiques furent plus mitigés : les uns eurent tendance à considérer ce roman relativement modeste comme une sorte de retraite tactique de la part de l'écrivaine ; d'autres comme un échec complet ; certains demeurèrent même indifférents.

Il fut le dernier des romans de Virginia Woolf à être publié de son vivant.

En 1938, il fut traduit en français par Germaine Delamain.

En 1977 fut publiée, sous le titre "*The Partigers*", une transcription du manuscrit des six essais et des extraits fictionnels originaux, avec le texte de la conférence qui les avait inspirés.

Les manuscrits de ces textes et celui du roman se trouvent dans la "Henry W. and Albert A. Berg Collection" de la "New York public library".

Aujourd'hui, "*Les années*" sont, avec "*Nuit et jour*", un des romans de Virginia Woolf les moins lus et les moins commentés.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions,
à cette adresse :

andur@videotron.ca